

Le discours ressassé

Je n'ai jamais été surpris de rien autant que de ceci : les Égyptiens ne se sont jamais lassés des négociations, et leur patience n'a jamais fléchi depuis que les Anglais ont inventé ce jeu stérile, le jour où ils ont levé leur protectorat jusqu'à aujourd'hui. Nous avons tant entendu ce discours que nous le savons par cœur ; nous l'avons tant éprouvé qu'il ne nous a valu que la division, la haine et la corruption. Pourtant, l'expérience est la meilleure conseillère : elle devrait détourner l'homme sensé de tout effort inutile, de toute entreprise vaine.

En lisant, ces jours-ci, les déclarations britanniques sur les négociations engagées depuis quelque temps, je ne doute pas que ce sont les mêmes propos qu'ils tenaient il y a trente ans, lorsque feu 'Adlī menait les pourparlers — et qu'ils ont répétés ensuite, chaque fois qu'un Égyptien a négocié avec eux à Londres ou au Caire. Je m'étonne que nous ne nous en soyons pas lassés, et qu'ils n'en soient pas las eux-mêmes, de ce discours ressassé. J'admets toutefois que les Anglais supportent volontiers ce bavardage : il leur permet de gagner du temps et prolonge leur séjour en Égypte. Rien ne leur déplaît autant que l'évacuation. Ils rusent donc, manœuvrent, serrent et relâchent, droits un instant seulement pour mieux se tordre ensuite. Quant à nous, rien ne devrait nous être plus cher que leur départ.

Pourquoi donc ne le hâtons-nous pas, non pas en paroles, mais en actes ? Nous avons parlé jusqu'à l'enrouement, écrit jusqu'à l'épuisement ; nous avons réfléchi jusqu'à l'étouffement de nos pensées. Il est temps de baisser le rideau sur cette farce absurde qui n'en finit pas, de quitter le jeu des mots pour le sérieux de l'action. Donnons aux vieillards, qui ont usé leur jeunesse dans l'attente du départ britannique — certains morts déjà, d'autres encore dans l'attente — la chance de voir leur patrie libre ne fût-ce qu'une heure avant la mort, afin qu'ils puissent annoncer cette liberté à ceux dont la vie s'est éteinte avant de la voir. Donnons à la jeunesse de quoi dépenser son énergie dans les réformes dont la nation a besoin, plutôt que dans cette attente ennuyeuse qui tue les cœurs et brise les volontés. Et donnons aux enfants la chance de grandir libres, de ne connaître leur patrie que libre, purifiée de l'occupation étrangère, reconnue par le monde comme digne de dignité, d'honneur et d'indépendance.

Les Anglais ont atteint par ce discours de négociations leur véritable but : nous diviser en partis et factions, prêts à se détruire les uns les autres. Il est temps, je crois, de leur montrer que nous avons compris, et de leur prouver clairement, sans équivoque, que ces négociations répétées ne briseront plus notre unité. Elles ne nous ramèneront plus aux querelles d'autrefois. Qu'ils sachent que désormais ils n'ont en face d'eux qu'un peuple uni de parole et de cœur, soutenant ceux qui parlent en son nom, et désireux d'en finir au plus vite : soit pour atteindre un bien qui profitera non seulement à l'Égypte, mais au monde démocratique tout entier ; soit, si le mal devait survenir, pour qu'il frappe les Anglais avec nous, et ébranle cette région cruciale du monde.

Il est temps, me semble-t-il, de faire comprendre à ceux qui parlent en notre nom que nous sommes derrière eux comme ils le souhaitent : las de l'attente, ~~fatigués des délais~~. Nous ne voulons plus qu'une chose : en finir avec l'absurdité des mots, et passer au sérieux de l'action — réaliser les réformes nécessaires, ou accomplir le départ, qui se fera de toute façon, quel qu'en soit le prix, quels qu'en soient les périls. Car la révolution de l'Égypte ne s'est pas levée contre le despotisme intérieur seul, mais aussi contre la tyrannie étrangère. En vérité, la lutte contre le tyran intérieur n'était qu'un moyen de parvenir à la grande révolution : celle qui ferait de l'Égypte le pays des Égyptiens, et qui ferait sentir à chaque Égyptien qu'il est libre, au sens le plus large du mot.

Les Anglais ont proclamé depuis des années leur intention de retirer leurs troupes d'Égypte ; les années ont passé, et leur proclamation est restée vaine. Ṣidqī, que Dieu ait son âme, les a négociés en vain ; le gouvernement du Wafd les a négociés en vain ; aujourd'hui encore, ils prétendent être prêts à partir. Qu'ils soient sincères une seule fois, après soixante-dix ans de paroles et de promesses ! Ou bien qu'ils sachent enfin que nous ne sommes plus de ceux que l'on dupe par des mots et des discours creux.

Mais pourquoi parler aux Anglais ? C'est à nous-mêmes qu'il faut parler, et parler avec gravité, franchise et liberté : un peuple libre n'a que deux voies possibles, pas une de plus : la vie noble et digne, ou la lutte ardente où les braves affrontent les périls, et dont beaucoup sortent martyrs.

Aujourd'hui, l'Égypte reçoit les martyrs tombés sous l'agression étrangère et la trahison intérieure. Leur souvenir doit être une leçon qui pénètre jusqu'au fond des consciences et des cœurs. Que le peuple apprenne, s'il ne l'a pas encore compris, que la liberté ne s'accorde pas avec la vie douce et paisible. Elle s'achète au prix le plus haut : celui des vies offertes. Et elle ne se garde que par un effort constant vers la force, la fierté et la puissance de refuser l'humiliation et de repousser l'envahisseur. Que le peuple apprenne encore que le confort, l'aisance, le luxe et les délices de la vie ne sont le lot légitime des nations qu'après qu'elles ont conquis une indépendance complète et véritable, qui les abrite et leur permet de goûter ces biens dans la sécurité — à l'abri des ennemis, et à l'abri du remords d'avoir joui d'un bien qu'elles n'ont ni mérité ni défendu.

Ne saluons pas nos martyrs d'une compassion vaine, qui ne leur sert à rien, ni à nous — des paroles creuses, des larmes feintes, vite essuyées, puis l'oubli et la reprise des futilités de la vie. La vraie compassion est agissante : elle jaillit du cœur et des profondeurs de la conscience ; elle est volonté ferme de ne jamais laisser se reproduire leur tragédie. C'est la résolution de doter l'Égypte de toutes ses forces matérielles et morales, afin qu'elle ne soit jamais surprise, jamais convoitée impunément, jamais trahie par les siens quand vient l'heure du danger.

C'est avec cette compassion sincère et résolue que nous devons accueillir nos martyrs, en faisant de leur souvenir un pacte entre nous et nous-mêmes — non dans le tumulte des cris qui emplissent l'air et assourdissent les oreilles, mais dans le silence ferme et grave du serment : que nous honorerons leur droit, et que nous resterons dignes. Et le premier signe de cette dignité est le refus absolu de l'occupation étrangère, et l'engagement solennel, devant Dieu, de soutenir ceux qui œuvrent à libérer la patrie de ses maux et de ses hontes.

Ainsi devons-nous saluer nos martyrs. Que chaque Égyptien, qu'il assiste ou non à la cérémonie, les honore dans son cœur. Car il est des souvenirs plus féconds que les présences physiques. Recevons nos martyrs avec nos cœurs, en croyant au devoir que notre dignité et celle des générations futures nous imposent : leur transmettre une patrie libre et fière.

Que ce jour où nous recevons nos martyrs soit celui du pacte que nous prêtons à la révolution et à son chef : les soutenir de toutes nos forces pendant qu'ils négocient, répondre à leur appel si les négociations échouent, et faire de ce jour le jour du serment que nous faisons devant Dieu : ne plus jamais nous laisser tromper par ce discours ressassé — le discours des négociations.

Ṭāhā Ḥusayn

Al-Ahram, 10/5/1953